

GAURDON

*Le diable et la starlette en habits de gala
dans un jardin fantôme.*



Petit essai sur les passions.

L'Écrit de l'Oral.

« Le diable et la starlette en habits de gala dans un jardin fantôme. »

©Gaurdon skizo frénétick bande 2002

*Les gens passionnés n'en sont pas pour
autant passionnants :*

Dès qu'ils s'expriment, ils s'enivrent vite de leur enthousiasme.

Tout autour d'eux s'évapore, opacifiant le réel.

Les voilà s'envolant, s'enveloppant des volutes fumeuses de leurs rêves, créant autour d'eux une barrière d'opaque avec qui ne partage pas leur fervent enthousiasme pour la rusticité du bois, du fer, leur penchant en la saveur intrinsèque et atomique de l'orange, leur indicible béguin pour le façonnage éthéré du son et sa dissipation dans l'espace tridimensionnel ou autre hymen en bordure d'éternité.

Ce qui leur confère cette image d'égoïste maniéré, voir pour le pire de maniaque obsessionnel, qui leur colle à la peau.

Certains, burinés par expérience, ont la sagesse de la futilité, se calquant souvent pour cela sur le niveau culturel de leur interviewer (niveau du palabreur, lui-même sélectionné par les marchands de futilités, afin de correspondre au niveau moyen du lecteur consommateur modèle).

Les questions que l'on pose à l'artiste en promotion (On interroge rarement un créateur pour son talent,

mais pour ce qu'il vend) sont assez différentes de celles qui tourmentent l'artiste.

Passionné :

Crucifié par sa passion, je fais fis des fans de ... Johnny ou de Wolfgang, de ces adeptes de quelque moule modulable au dernier goût de frime. C'est pour cette raison que le speaker radio pose rarement les questions que le passionné se pose.

La passion est technique, c'est à une auto-dissection que s'ingénie l'artiste épris de posthume comme d'éphémère -Il est lui-même émerveillé par ce qui l'habite et suinte de lui- être habité le questionne, «-Mais quelle est donc cette muse alien que j'entretiens, qui m'entretient, ce vers solitaire de l'âme ?».

Il veut comprendre comment et pourquoi tressaute en lui l'insomniaque génie des milles et unes nuits qui semble le différencier des autres.

J'ai longtemps cru.

En tant que chanteur, j'ai longtemps cru que tout le monde avait les mêmes possibilités vocales, et que seule la passion creusait la différence, seul le passionné de chant cultivait sa voix comme un champ de labour.

La mode des aphones qui n'avait rien à dire et le disait si mal, en le prononçant le plus bas possible, entre deux souffles rauque digne de la dame aux camélias, m'a beaucoup perturbée.

C'est plus tard que je compris, lorsqu'une vedette d'outre atlantique assimilât son image de marque à un slip.

Elle possédait, en quelque sorte, une aura. Celle de la médiocrité, permettant ainsi à toutes les shampooineuses du monde de croire en leur future réussite, pour elles aussi, les portes d'un succès, même d'un quart d'heure, pouvaient grincer en s'ouvrant.

Et que faute d'avoir leurs statues, elles finiraient bien par obtenir leurs trottoirs.¹

¹ Emprunté à Alexandre Viallate.

La passion est avant tout technique.

On imagine mal Nougaro, Brassens ou La Calas déclarer comme cet aphone notoire, « je ne prends pas de cour de chants » (On lui aurait appris à se démarquer de ses modèles qui eux ont peaufiné leur expression.)

Si la télévision ne cadre pas souvent des gens passionnés, c'est que la passion est aussi envoûtante, elle ne se complet pas dans les habits de la vulgarité.

Il faut avoir vu un soir (Tard, faut pas déconner) deux savants venus en « promo » pour leurs derniers ouvrages, se désintéresser soudain de se fait, pour s'extasier sur la même question. L'animateur (un pro de chez pro) n'osa pas briser de sa vulgarité coutumière cet instant de magie audio visuelle.²

²<https://www.youtube.com/watch?v=-qBa9rpF8ms>

J'ai appris le mépris dès l'enfance.

Lorsque l'on m'informe, surtout de manière médiatique, j'ai toujours une protection naïve qui me fait me poser cette devinette : Pourquoi, me dire cela à moi, que dans le fond, je le lis dans leurs yeux de publicistes, ils méprisent ?

Mais qui donc m'informe? pourquoi? que veut-on que je pense?

Ça me rappelle ces regards d'adultes, plein de ce mépris sur le questionnement de mon enfance raisonneuse mais pas raisonnable:

« Tu comprendras plus tard ! ».

J'avais déjà décidé que je ne serais jamais adulte³, ce qui dans mon esprit enfantin était devenu le « con méprisant ».

Je ne veux jamais lire dans le regard de l'enfance, ce que ces nazes ne décryptèrent jamais dans le mien.

Que jamais la fée connerie avec ses gros doigts de vieux, ne viennent labourer les sillons de mes hémisphères cérébraux.

Tel fut longtemps mon credo.

I faut bien le reconnaître : « Tous les vieux ne furent pas des salauds, ils ne vendirent pas tous leurs

³ Être vieux sans être adulte: Jacques Brel.

potes à la Gestapo, ils ne vendirent pas tous du rock à leurs marmots.⁴ »

*Il ne faut jamais laisser les enfants
monter sur scène, ils n'en redescendent plus.*

On se croirait dans « mon oncle d'Amérique » le film de Resnais d'après les travaux du biologiste Henri Laborit qui dans sont Labo rit avec les souris.

⁴ https://youtu.be/_oPIDjiP1EA

Passionnantes Acrimonies

De la colonisation :

La langue anglaise est au rock, ce que le latin est à la messe.

Elle permit de vendre Bob Dylan, à de jeunes (à l'époque) Français incapables de comprendre Brassens.

L'antienne des années 60 était digne de l'auto colonisation : « le français (la langue de veau française) ne se prête (ne se donne ?) pas au rock », le rock étant cette musique avec laquelle le baby boom blanc c'était soigné l'acné.

En France l'art consistait à traduire (le mot est peut-être trop fort) les succès anglo-saxons en gallo-romain.

Bien qu'il soit plus rentable de vendre directement le produit dans son dialecte d'origine ce qui évitait le « bakchich » de l'adaptation. (Au moins 50 % des droits : la composition et son cancer l'édition étant ce qui rapporte le plus dans ce milieu.

Il reste de cette époque des expressions très drôles : « Johnny est un chanteur de rock », « Le temps des Yéyé » (les yéyé était le terme générique

du jeunisme, ou dans les chansons de jeunes pour les jeunes on percevait souvent l'onomatopée, « year ! »)

Nougaro nous vengea quelques vingt ans plus tard dans le disque « Pacifique » en faisant faire l'éloge de l'Alexandrin par des choristes américaines.

Où il est question de Questions à des questionneurs:

Vous, qui aimez les questions, vous l'ami des artistes, gardien de la grande con-frèrie de la chaude bise, du lard et des êtres, vous dont la passion est, ou plutôt devrait être la question.

Avez-vous trempé tel l'albatros englué dans sa dernière marée noire, votre stylo-bille emplumé d'emphase dans l'encre de cette interrogation: Pourquoi sur France Inter (radio du service public) trois chansons sur quatre craillent en anglo-saxon, souvent de piètre qualité musicale ?

Est-ce pour le texte, dès lors il faudrait informer la direction de cette chaîne que 70 % de la population francophone n'entrave que « pouic » aux prolégomènes de la narration du poème shakespearien (chat qui expire à rien, Va t'en transcrire !) et que 20% croit comprendre (C'est un private joke à Franck Zappa).

Personnellement, dès que je comprends, ça m'indique le niveau intellectuel de l'œuvre.

Est-ce qu'un « lobby » puissant de la « play liste » et du goût commun, tant à « killer » le griot indigène des ondes autochtones. Il y a-t-il un pourboire à la programmation, comme le montrait Jean Yanne dans son film : « Tous le monde il est beau »?

Le ou Les programmeurs ont-ils de la famille aux USA, sont-ils parrains d'une petite aphone de l'Illinois qui aimerait réussir.

Est-ce un mépris affiché pour la musique (Il y a des ondes pour ça), ou pour les chansons : Kabyle, Du sud est asiatique, de Mongolie extérieure, Perse, Russe et Tchétchène, d'Ima Sumac ou de Franc Zappa. (Rayer les mentions zinutiles.).

J'ai beaucoup aimé quand Bernard Lenoir(e) (programmeur sur France Inter dans les années 70 assurant la promotion des colonisateurs) avoua qu'il n'avait pas compris ce que racontait Bob Dylan quand il le programmait, qu'il ne s'inquiète pas, beaucoup Anglais ne l'on pas entravé. La seule chose qui m'était perceptible : Un mystique soufflant sans harmonie dans un harmonica avec un jeu de guitare assez loin de celui de Pete Seeger et une voix de siphon d'évier, mais nazzzale. Avec un côté représentant de commerce pour substances illicites. Pour les textes les traductions de pierre Delanoé pour Hugues Aufray sont honnêtes. On pourrait dire que Bob Dylan

pourrait être le Pierre Delanoé Américain. Il n'y a pas injure car je n'ai jamais entendu chanter ce dernier.

Collectionnez-vous les Français qui chantent en Anglais : Yes!

Arnold est un de ces charmants sujets de sa gracieuse majesté, qui collectionne les groupes français qui croient chanter en anglais, (l'anglophilie primaire comme la drogue et les sectes dures, cela s'attrape en groupe)...

L'autre qui partage cette passion, d'un humour tout britannique (ta mère), se prénomme Michael presque comme dans la chanson des Beatles.

Ils ont tenté de me faire partager cette hilarité à l'écoute des cassettes auto-produites (que je leur fournis) et qu'ils écoutent jusqu'aux larmes. Leur préférence allant bien sur aux groupes des années 60, Il est vrai qu'il faut avoir entendu **Les Dragons de Bergerac** clamer bien fort cette onomatopée apprise par cœur : « Caumaune névrybo dit »

Pour les autres, c'est un pot-pourri (melting-pot) d'accents, le record étant de trente accents

différents pour une chanson de trois minutes. On pouvait reconnaître : « Aiwonteyou » accent Liverpool tendance Beatles, « Ainidemi » accent cookney tendance Rolling Stones et à l'avenant, des bruits de bouche texans, californiens, new-yorkais, du Mari de la lande, ont crû même percevoir un assemblage d'accents grec et arabe confondu. C'est confondant.

On n'entend que ce qui se voit :

Si vous entendez Brassens ou Barbara, ce n'est pas qu'on les a clonés (et encore), Aucune nostalgie n'est de mise, c'est juste l'anniversaire pour la vente des disques. Ne vous étonnez pas du dernier disque de Dalida, c'est juste que son frère n'est pas encore mort.

La mémoire des générations (actuellement dix ans) est gommée. Ce qui permet la revente/découverte sans frais de production. La Nina Hagen de la génération 70, n'est pas connue de la génération 80.

*Est-ce que le manque de questionnement
d'un journaliste, le rend complice d'une
escroquerie ?*

Avec la complicité de l'indifférence nationale, de l'indifférence médiatique (cadeaux ?), de la ministre de la culture (Se faire un nom ?), l'escroquerie au MP3 organisé par le lobby Univers Salle et Apple, en France son porte parole était Monsieur Nègre, a réussi à faire choir dans son escarcelle une part du prix des CD enregistrable, cette magouille de haut vol impliquant la gent politicarde avait déjà réussi leur coup avec les cassettes, même aux USA. Alors pourquoi ne pas réitérer ? Comment ça, vous n'avez rien vu ?

Je sens qu'en vous, journaliste intègre, monte tel un rot, une énigme soudaine : Est-ce que cette magouille à réussi dans tous les pays. En plus la question subsidiaire permet de remporter le prix J.L Sulitzert : Combien se sont-il mis dans la fouille juste avant de couler sur les petits porteurs.

Putain! Je commence avec la passion, je fini dans l'acrimonie.

La passion donne de drôle de fruits.

Lyon 4 décembre 2002.

GAURDON

PS: Cela ne s'est pas arrangé depuis. Lyon 2022